

Premier janvier

Véronique Papineau

Number 127, November 2010

Dilemme

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61803ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Papineau, V. (2010). Premier janvier. *Moebius*, (127), 25–28.

VÉRONIQUE PAPINEAU

Premier janvier

En me rendant au party de Jean, j'avais marmonné une petite prière: «S'il vous plaît, faites que Théo et moi, on ne couche pas ensemble.» Pas parce que je n'en avais pas envie, mais plutôt parce que j'avais grandi avec la certitude que la fornication avec des personnes casées, c'était le début de la fin.

Même si cela faisait un an, jour pour jour, qu'on s'était embrassés sous le gui et qu'on avait fini la nuit chez moi, nos vêtements éparpillés dans les poils de chat et les enveloppes de capotes, ce n'était pas une raison pour recommencer. J'avais toujours cru à l'erreur et à un remords évident de sa part quand il s'était sauvé, à 7 h du matin, juste avant que je sois malade et que je vomisse dans mon lit, entre les deux oreillers, parce que les hop hop hop de nos ébats et la vodka ne faisaient sans doute pas bon ménage. Je l'imaginai penaud et anéanti de regrets après avoir trompé sa belle blonde brune, se prenant la tête à deux mains lorsque le souvenir rejaillissait et jurant sur la tête de quelqu'un (sa mère?) de ne plus jamais boire comme un cochon. Il l'a sûrement regretté, oui, sûrement. Mais ça n'a pas duré.

Près d'un an plus tard, à l'Halloween, en quittant le bar où nos amis et nous-mêmes étions réunis, il m'avait donné dans le cou, juste sous l'oreille, là où les amis ne s'embrassent pas, un baiser tendre plus long que court, alors que sa belle blonde brune, présente pour une fois, venait juste de me saluer et qu'elle était là, à moins d'un mètre de nous, à dire au revoir à quelqu'un d'autre. Cette bise délinquante aurait pu être traduite ainsi: «Je te veux encore et sitôt que j'en ai la chance, je te *swing*.» Je

n'arrêtais pas de me répéter qu'il ne fallait pas, que j'allais probablement payer pour ça. Après tout, l'an dernier, cinq mois après notre nuit illicite, j'avais bien été attaquée par un camion de pompiers qui m'avait mordu le pied, avait salopé mon été, que j'avais presque tout passé en béquilles, et qui m'avait traumatisée à vie, alors que lui avait embouti un autobus de la Ville avec sa voiture et s'était cassé le nez sur le volant. Si les deux événements ne s'étaient pas produits la même semaine, je n'y aurais sans doute pas vu de corrélation, mais là, j'étais presque forcée d'admettre : on nous punissait à retardement pour nos égarements. Et le pire, le pire de tout, c'était que je nous savais capables de recommencer. Malgré cette épée de Damoclès suspendue au-dessus de nos têtes et cette presque certitude que quelqu'un quelque part nous avait à l'œil. Et merde.

Dans l'autobus qui m'amenait chez Jean, j'ai essayé de chasser de mon esprit le souvenir du plaisir lubrique de ma bouche sur la sienne. Je m'étais au moins promis de ne pas faire l'agace, de me tenir loin, d'être polie, mais sans plus. Ne pas tenter le démon du cul.

Quand il est arrivé, pourtant, célibataire pour un soir, encore, sa belle blonde brune qui détestait le nouvel An, les party où la moitié des garçons montraient leurs fesses et les flûtes d'anniversaire en moins, j'ai donné des ordres à mon cœur : « Arrête, arrête, arrête de me faire ça ! Tu ne peux pas te braquer contre mes principes ! Tu fais chier, t'es pas correct. Tu m'écœures ! » Et lui répondait, comme une chanson de Boris Vian : « Fais-moi mal. » Cœur vengeur, cœur rongeur. J'ai compris que je ne pouvais faire confiance à personne.

Il était bobo-chic, *cute* à souhait dans sa chemise noire et son pantalon gris, et mon organe de malheur claironnait : « C'est pour toi, *principessa*. »

Depuis l'Halloween que je peaufinais un stratagème peu louable afin de planifier notre sortie incognito : une fois la chose entendue entre nous, j'appellerais un taxi, saluerais la compagnie et m'effacerais dans les premières heures de l'année. Puis je demanderais au chauffeur de se garer un coin de rue plus loin et d'attendre. Dix minutes plus tard, Théo s'éclipserait à son tour des festivités et viendrait me rejoindre dans ce taxi adultère. Je devais bien

l'avouer : il y avait quelque chose d'excitant à manigancer pour la plus mauvaise des raisons du monde.

Malgré tout, avant minuit, je me suis raisonnée encore et encore. J'ai fumé quelques clopes, j'ai talonné le buffet choix santé (chips, olives farcies, saucisses à cocktail), j'ai eu des conversations rythmées par les verres de bulles avec tous les autres convives. Mais j'avais des flash-back insidieux qui me harcelaient, dissipaient ma concentration... Un an plus tôt, on s'était embrassés dans le taxi, on s'était embrassés en sortant du taxi, on s'était embrassés devant la porte de mon building, on s'était embrassés dans le corridor de mon building, on s'était embrassés dans l'entrée de mon appartement, on s'était embrassés sur le divan, enroulés dans nos manteaux, on s'était embrassés dans mon lit. On avait frenché comme des malades. On s'était adonnés à la chose durant des heures, sans se lasser, sans se laisser. Impossible de séparer nos langues. Deux moules soudées l'une à l'autre. Il avait un mini tatouage sur le torse, une sorte de reptile avec une mince et longue langue rouge sortie de la gueule. Sa peau, toute sa peau, avait une odeur étourdissante, au point où me la rappeler avec trop de précision me faisait presque tourner de l'œil. C'était peut-être la certitude de ne plus jamais avoir l'occasion de recommencer, ou bien les phéromones ou encore l'alcool, mais rarement j'avais ressenti un tel abandon en présence d'un garçon. Pas de maladresse, pas d'incertitude ou de crainte d'être nulle, c'était une baise tout ce qu'il y avait de meilleur. Une baise A+.

À minuit, on a sorti les feux de Bengale et on a compté à rebours. Je n'ai pas voulu regarder Théo, j'avais peur de ma propre expression à ce moment. Comme si ce décompte nous rapprochait davantage d'une possible récurrence. Je tentais de garder le cap avec mes bons principes : ne pas faire une cocue de plus dans le monde cette année.

Après minuit, j'ai cru avoir un peu de répit quand le salon, devenu piste de danse, s'est enflammé. Une trêve pour mon esprit rebelle. J'étais loin de me douter que c'était le moment qu'il choisirait pour donner l'assaut. Je n'ai rien vu venir, pas même la chanson démodée de Nine Inch Nails. Théo s'est jeté sur moi avec la détermination du fourreur d'élite. « I wanna fuck you like an animal. »

La proximité de son corps de dieu que j'avais autrefois cru ne pas mériter, ses mains sur mes hanches et les paroles fredonnées dans mon tympan m'ont fait oublier mes petites prières catho, mes envies de bonté, ma morale et mon karma. Les battements dans ma poitrine se sont accélérés; la circulation excessive dans mes veines m'a mis le feu aux joues. J'ai eu des réactions physiques qui laissaient croire que je succomberais et donnerais raison à mon ennemi du moment: mon désir. Mon châtement s'étalerait certainement sur plusieurs vies.

Après avoir transmis son message et m'avoir enveloppée d'un regard pesant, chaud, Théo s'est éloigné. La tentation me voulait dans son cercle d'amis. Ça scandait entre mes poumons: «Baise-le! Baise-le!» Puis m'est venue la pensée: «Et si ce n'était pas mal?» Et si cette incartade pimentait sa vie et le mettait dans une humeur formidable durant des semaines? Et si, sans connaître le fond de l'histoire, sa belle blonde brune elle-même bénéficiait de ce ciel bleu? Et tout ça grâce à moi? Et si je me plaisais à m'embourber dans des histoires judéo-chrétiennes farcies de sanctions? Et si nos accidents respectifs n'étaient après tout que le fruit du hasard? Et si nous n'étions que des animaux répondant à de simples besoins naturels?

Ce raisonnement à deux sous me prouvait que je ne cherchais qu'une façon de me donner la permission de faire ce que je voulais faire. Et que ce que je voulais faire au moment même, c'était embrasser Théo et vider la boîte de capotes qu'il y avait dans ma table de nuit. Et, tout à coup, embrouillée dans mes raisonnements, confuse par ce que je considérais comme le Bien ou le Mal, ma réflexion abîmée par le champagne, j'ai décidé de trancher et je me suis dit: «Donnez-moi un signe.» N'importe lequel, un signe, un tout petit signe qui dicterait ma conduite.

Et j'ai attendu, et j'ai gardé les yeux grands ouverts, prête à recevoir la réponse à ma requête, à interpréter un sourire invitant, une parole anodine pleine pour moi seule de sous-entendus, prête à forcer la note, si c'était nécessaire et à décrypter des messages codés. J'ai pressé le pied de ma coupe de champagne entre le pouce et l'index et j'ai murmuré: «S'il vous plaît, faites que je n'aille pas en enfer si je couche avec Théo.»